

DE LA HAINE.

(Extrait d'un dossier d'aliéné.)

A Robert Schaffer.

Qui peut savoir, qui peut se vanter de savoir le mystérieux pourquoi de nos amours ou de nos haines? On aime. On hait. Et puis voilà!

Aussi n'essayerai-je point de rechercher à quels obscurs et tout-puissants motifs nous obéissons, en nous vouant, l'un à l'autre, dès le premier instant que nous nous rencontrâmes, une de ces mortelles et implacables exécutions qui ont, dans leur essence même, quelque chose de plus durable que la vie, de plus éternel même, oserais-je dire, que le Temps. Rien, non, rien d'apparemment raisonnable, ne justifia l'élan sauvage dont je me ruai sitôt qu'il me fut présenté, sur le frère et pale, garçonnet méditatif, ni la farouche, l'extraordinaire violence de mes mauvais traitements.

J'ai toujours été emporté et brutal; mais, dans ce moment-là, je pense que mon énergie fut décuplée, centrée par l'instinctive rage d'anéantissement qui me possédait: je le ceignis si étroitement de mes bras qu'il perdit à la fois le souffle et la voix, que j'entendis craquer ses faibles os. L'ayant ensuite jeté à terre je me roulai avec lui dans la poussière en poussant des grondements de joie et de fureur qui ressemblaient à ceux d'un fauve.

De tous nos camarades, lui seul, lui seul ne fut ni étonné ni indigné de cette attaque. Lorsqu'on eut réussi à l'arracher de mes bras, il me fixa d'un de ces regards singuliers, tout plein de cette fiente douce, de cette bienveillance simulée dont il m'accablait, me supplia, le damnable si souvent par la suite. Et il refusa de porter plainte contre moi.

Ce fut le commencement de tout. Nos années de collège, nous les vécûmes côte à côte. A l'entour de nous, des amitiés fortes et durables se nouèrent; mais aucune ne valait notre haine, aucune ne rattacha deux êtres, l'un à l'autre, d'un lien si intime, si fort et si vivace.

Cette haine, nous la manifestions, chacun, sur des modes différents, selon la diversité de nos tempéraments: moi, avec une franchise qui me rendait odieux; lui, dont la pénétration et l'acuité d'esprit étaient singulières—avec une ignobles simulation, une méprisable affectation de tendresse et des raffinements de cruauté morale, presque incroyables.

Tout de suite, il avait compris que je ne cherchais, que je ne chercherais jamais qu'une occasion de renoueler, et de renoueler à tout propos, à tout moment, notre primitive querelle et de satisfaire ainsi, par des injures et par des coups, l'aversion que je ne me cachai point d'éprouver pour lui. Aussi, singulièrement il avec une habileté et une souplesse infernales à éviter toute discussion, à ne me fournir aucun prétexte d'altercation. Il fit prudemment, envers moi, d'une soumission, d'une patience que d'anciens, naïvement, qualifiaient d'apagelles. Mais, quant à moi, je n'étais point dupe de sa malice, et je bouillonnais de rage,—hélas! toujours contenue!...

Cela ne m'empêcha point, néanmoins, de le prendre pour souffrir-douleur, de le martyriser de toutes manières. Il n'est si méchant tour d'écolier que je n'aie tenté,—et avec succès!—à son préjudice; mais, quelque inventif que je fusse, dans ma volonté de lui nuire, je ne réussis

jamais à me soulager complètement, à lui faire assez de mal. Quoi qu'il ne se montrât puillamment vis-à-vis d'aucun autre, il témoignait à mon égard de la plus répugnante des lâchetés: jamais il n'essaya de se venger; ni même de me rendre une de ces bourrades dont je l'accablais. Il subissait tout—avec délices!... Oui, oui, il trouvait, je le sais, plus de joie à souffrir, pauvre moi, à accrotte sa haine de tous mes sévices, à pousser ma sauvagerie nature aux dernières limites de la fureur impuissante, que moi à le torturer.

Et seulement ce regard... ce regard qui m'entraînait comme un coup de couteau dans le cœur, ce regard de tendresse fraternelle, de douleur, de pitié.

Pourquoi me faisais-tu du mal? Pourquoi me faisais-tu du mal? me demandait-il en joignant les mains.

—Parce que je te hais, lui répondais-je avec dureté, et parce qu'il est naturel et nécessaire de faire du mal à ceux que l'on hait!

—Tiens, avoue que tu me hais, toi aussi, et je te laisse en paix!

—Jamais! disait-il fermement. Jamais!... Je t'aime et je te plains!...

Bourreau! bourreau!... Ivre de rage, je tombais sur lui, à poings fermés, à bras raccourcis!...

Al! qu'il le connaissait mieux que moi, Part de me tourmenter!... Inutile, n'est-ce pas? de dire à quel point j'avais horreur de ses services!... Hé bien! sans cesse, il s'arrangeait, moi présent, moi absent,—et quoi qu'il dût ensuite lui en coûter,—pour m'en rendre de nouveaux et m'indigner l'atroce humiliation de lui devoir quelque chose. Il allait même jusqu'à se faire punir pour moi! Ajoutez à cela qu'il me défendait, sans cesse et partout, contre tous ceux qui révoquaient mon sombre caractère et mes brutalités.

Il m'orgueillait, m'a sassinaient ainsi de sa prétendue amitié.

II

Qu'au sortir du collège, nous n'ayions pu consentir à nous séparer, cela peut paraître étrange, mais non pas à ceux qui se piquent de connaître un peu le fond du cœur humain. A la vérité, nous ne pouvions nous passer l'un de l'autre. Pour moi, je lui étais attaché de tout le mal que je lui avais fait; que je voulais lui faire encore; loin de lui, l'inquiétude, l'inquiétude qu'il fut heureux, eût empoisonné ma vie; il fallait que je fusse sans cesse à ses côtés, à l'épier, à le surveiller, à m'interposer entre lui et ses joies, ses desirs. De même, il ne pouvait se passer de l'indécible volupté de me persécuter en me pardonnant.

Nous vécûmes donc, en apparence, dans une intimité constante et fraternelle; et nul de ceux qui nous approchaient ne put d'abord se douter que, seule, nous nous unissions étroitement une chaîne supplicante!

Il n'avait renoncé à aucune de ses hypocrisies simagrées—non plus que moi à ma franchise—et continuait à se dire mou ami. Si quelques-uns lui rapportaient mes calomnies, les expressions injurieuses que j'employais, lorsqu'il m'était donné de parler de lui en public, il se contentait de sourire et d'insinuer que ma méchanceté se devait à quelque dérangement cérébral et qu'il avait entrepris de me guérir, en me traitant avec bonté.

Si je détestais ces bons offices et les services qu'il persistait à me rendre en toute occasion, je gôtais, en revanche, un vil et réel plaisir à m'emparer par force, à le priver de tout ce qui semblait l'objet de son désir. Mais il

me laissait trop rarement échapper, car son empressement à se dessaisir en ma faveur prévalait le plus souvent la brutalité de mon rap. Il souffrait, d'ailleurs, qu'il parût tenir à quelque chose pour qu'il assistât le 1776, qu'il entrerait, la fleur dont il respirait le parfum, le verre qu'il portait à ses lèvres me devins, sent plus que nécessaires, indispensables à posséder, fut-ce pour les rejeter ensuite avec mépris.

Ce qui devait arriver arriva. Il s'éprit d'une jeune fille et demanda sa main. Immédiatement, je résolus de la lui enlever et d'en faire ma femme. Non que je l'aimasse, mais seulement pour obéir à ce sentiment que je viens de révéler. Je ne réusissais malheureusement pas à le supplanter; et les moyens misérables dont je me servis ne m'attirèrent que le mépris de la jeune fille et de tous ceux qui l'entouraient.

Je lui annonçai alors, à lui, avec toute mon arrogance ordinaire, mon intention d'épouser celle qu'il aimait et lui ordonnai de me céder la place, sans retard. Pour la première fois de sa vie, il osa me résister; objecta sa passion, ses droits antérieurs aux miens, et finit en invoquant notre longue intimité fraternelle. Cette discussion et cette résistance inattendue exaltèrent ma fureur au delà de toutes limites:

—Mais, misérable, cria-je, cette intimité, tu sais bien qu'elle ne repose que sur la haine!...

Poussé, lui aussi, par la violence de son amour, il perdit toute mesure, haussa les épaules, me traita d'insensé, jurant qu'il se repentait de tous ses bons procédés, et que, lui vivant, jamais il n'aurait la jeune fille.

—Eh! lui médis-je, et une joie démesurée bondissait en moi, éfincelait dans mes prunelles,—finis donc, vil hypocrite! à jettes le masque et je te vois à visage découvert!

Malgré ma surexcitation apparente, je ne manquai pas de l'observer avec vigilance. Devant lui, sur la table de travail, reposait, tout ouverte, une longue *varaja* espagnole, à lame damasquinée, qui lui servait de coupe-papier. Or, je le vis très bien, d'un geste furtif et sournois, allonger sa main vers elle. Je devinai son désir de meurtre. Mais avant qu'il ne l'eût atteint, je m'en emparai et d'un seul coup—ah! plus sûr que si je l'avais combiné et mille fois répété—je la lui enfonçai dans la gorge. Ce prompt geste, il ne me semble pas d'ailleurs que je l'aie médité, vu qu'il fut celui de ma chair même.

Quelle allégresse, quel soulagement indescriptible, quelle immense fierté de mon acte j'éprouvai ensuite à voir mon ennemi gisant à mes pieds, exhalant en d'ultimes râles son souffle détesté. Du remords?... ah! ah! qui donc me parle de remords! Depuis trop longtemps mon sang était l'ennemi du sien.

Je sentis au contraire que je venais d'accomplir mon devoir, le plus grand, le plus impérieux, le seul peut-être: *le devoir de mon sang!*... Sans doute, en des temps plus vieux que le souvenir, nos deux races avaient lutté, haïssé vainement. L'une contre l'autre, leurs durs vouloirs opposés, leurs incompatibles rivalités; et, depuis séparées, poursuivant leurs fortunes diverses, le secret de la haine ancestrale ne s'était pourtant pas moins légué de descendance en descendance, immanent, ignoré de ceux-là mêmes qui le portaient et le transmettaient, pour qu'en fin cette longue volonté du mal aboutisse dès la première rencontre à une conclusion, inévitablement sanglante et mortelle. Et moi, j'avais triomphé. Humble, influé serviteur de notre passion

commune, j'avais retrouvé l'ennemi. J'avais réalisé, enfin, l'éternel désir de vengeance et de meurtre qui tourmentait obscurément l'âme de mes aïeux.

Mais lui, croiriez-vous, croiriez-vous jusqu'à quel raffinement suprême il poussa la haine!... A l'instant qu'il parlait pour le grand exil; comme je le suppliai, une dernière fois, d'avouer que, toujours, il m'avait haï, il trouva la force de rouvrir ses paupières déjà closes, semblait-il, pour l'éternel sommeil et de m'envelopper d'un de ces regards, d'un de ces misérables regards, dont il me tortura, toute ma vie... ah! si chargé de tristesse, de tendresse... et de pardon! oui, de pardon!

Et maintenant, maintenant, l'inquiétude rôde en moi sans cesse, et me déchire... lambeaux de chair et lambeaux de cœur... Et je me dis: si pourtant il m'avait aimé... et si je l'avais, moi... si je l'avais lâchement... non! non!... assassiné!

LA CAPTURE

—DU—

Général de Charette

Il y a quelque temps a été inauguré dans le parc du château de la Contrie, près de Nantes, la statue du général Charette, chef de l'insurrection royaliste de Vendée, fusillé au mois de mars 1793 par les républicains qui, sous le commandement de Hoche, opéraient les pacifications de l'Ouest.

La capture du général vendéen a été racontée de bien des façons différentes, tant par ceux qui, de puis, ont entrepris l'histoire de ces années de troubles et d'agitation; aussi à un par intéressant de publier une lettre, jusqu'à présent inconnue, de l'officier qui fit prisonnier Charette.

Cette lettre, adressée le 5 germinal, an IV de la République française, au président du corps législatif par le citoyen Vergès, capitaine-commandant le 1er bataillon de chasseurs de montagnes, rural compte de la manière dont son auteur a arrêté le chef des insurgés.

«Le gouvernement avait pris de grandes mesures pour terminer cette guerre malencontreuse, déclare le capitaine Vergès, il croyait avec raison qu'il fallait couper l'arbre à ses racines pour en avoir les branches; il fallait se saisir de Charette. Aucun moyen n'avait été négligé pour y parvenir, promesses, argent, honneurs, etc. tout était promis à celui qui aurait le courage et le bonheur de détruire le chef royaliste. Eh bien! celui qui l'a pris ne veut ni argent, ni occuper des places, mais il veut détruire l'opinion qu'on a faussement semée dans le public. Voici le rapport exact de l'affaire.

«Nous étions depuis plusieurs jours à la poursuite du chef des brigands, tous les moyens que nous avions pris n'avaient pu réussir, lorsque nous en imaginâmes un nouveau qui nous servit beaucoup. Les Anglais avaient paru sur les côtes, déjà le peu d'individus du pays attachés au parti de Charette avaient conçu l'espérance de les voir débarquer, et de pouvoir avec ce secours continuer leurs brigandages avec autant de vigueur que jamais.

«Dans la nuit du 2 au 3, je me déguisais avec quelques autres camarades, parmi lesquels Messager, adjoint au général Travot; nous nous répendîmes dans la campagne jouant les Anglais et les émigrés

et demandant à parler à Charette. Déjà on s'efforçait à nous conduire à lui; nous jouissions d'avance du plaisir de voir bientôt l'ennemi le plus cruel de la République ne plus exister lorsqu'on s'aperçut de la comédie que nous jouions.

«Le jour parut, j'aurai que Charette pouvait ne pas être loin et je me mis en marche avec la moitié du bataillon de chasseurs que je commandais, tandis que le restant, avec le général Travot, parcourait une autre route. Nous nous joignîmes sans nous être procurés de renseignements utiles et nous continuâmes notre marche quand j'aperçus les traces d'un soulèvement bien fait, j'aurai que ce pouvait être celui de Charette; je le poursuivis seul à la piste, le général Travot restant avec un paysan pour se renseigner.

«Cette fois Charette évita le coup que j'allais lui porter, mais l'expérience m'avait appris à être rusé avec lui qu'il était lui-même. Je reste seul avec l'adjoint de Travot là où Charette était entré sous bois, comptant que, tandis qu'une partie de son monde amuserait nos chasseurs à l'extrémité du taillis, Charette avec deux ou trois hommes reviendrait sur ses pas. Je ne me trompais pas dans mes conjectures: il revenait sur ses pas avec deux hommes. «Voici Charette!» m'écriai-je et Charette vint dans le bois.

«Je quitte mon cheval. Armé de quatre pistolets et de mon sabre je m'enfonçais dans le bois, mes souliers restent dans la boue et je me mets à la poursuite de celui qui paraissait marquer dans la troupe; j'aurai que celui-là était Charette, car je ne le connaissais pas.

«Je le blesse, il me demande la vie en me disant: «Ne me faites pas du mal, je suis bon garçon, je combats pour mon parti comme moi pour le tien». Ses deux compagnons restèrent baignés dans le sang. Les cris de Charette que voici avaient attiré la partie du détachement de Travot qui me secourut bien à propos pour conserver la vie à mon prisonnier que je croyais de quelque utilité pour nous procurer des renseignements vrais.

«Voilà les faits rétablis. Est-il bien vrai que Valentin poursuivait Charette et se battait avec lui à cinq heures tandis qu'il était mon prisonnier à une heure? Du reste, à la place de l'officier rédacteur des grands faits du général Valentin, j'eusse pas avancé que Charette lui avait résisté avec deux hommes contre cinq de ces grenadiers; j'eusse pas dit que les deux fidèles compagnons de Charette prétendus blessés avaient échappé à son courage et à celui de ses grenadiers qu'il avait avec lui.

«Ces choses que tous ces faits n'ont pas été donés par le général Valentin et qu'ils sont au contraire l'ouvrage de l'imposture; c'est pour la justice et pour rétablir la vérité que j'ai écrit ceci.»

Tel est le curieux récit de la capture du chef des Vendéens révoltés, récit retrouvé par un chercheur anonyme dans un coin inexploité des archives du ministère de la Guerre.

MENUS PROPOS.

Les Colères écorites de Napoléon.

Mme de Rémusat a dépeint, en termes inouïables, dans ses pi quantes «Mémoires», les colères «parlées» de Napoléon, les scènes de froid, qui n'avaient d'autre objet que de faire sentir leur néant aux victimes. Il lui plaisait d'apparaître enveloppé de fourres et d'éclairs aux yeux des malheureux mortels. La colère factice a été, entre ses mains, un moyen de gouvernement, et un accessoire d'apothéose.

Il a semblé, en feuilletant les parties de la correspondance officielle de Napoléon qui n'avaient pas été publiées sous le second empire, et que M. Lecesbre vient de mettre au jour, qu'à côté des colères parlées, il fallait faire une place, et une large place aux colères «écrites».

On trouve, dans ces deux volumes, un certain nombre de lettres tout à fait caractéristiques à cet égard. Qu'elles s'adressent à un membre de la famille impériale, à un haut fonctionnaire, à un des lieutenants de l'empereur, il est manifeste qu'elles ont été conçues pour inoculer l'effroi à une âme. Avec la merveilleuse précision de son esprit, l'empereur part toujours d'un fait. Mais une fois lancé, il oublie ce fait, l'erreur ou la négligence ou la faute commise. Il n'a plus pour but de faire entendre une admonestation méritée, d'annoncer un châtiement proportionné à son grief. Il veut terrifier et il a dû souvent y réussir—à moins que l'exagération même de son langage et la répétition du procédé n'avaient fini, ce que je crois fort possible, par en atténuer l'effet.

On fait assez aisément, il semble, le départ entre ce qui est primitif, spontané, sincère dans le sentiment qu'expriment quelques-unes de ces lettres, et ce qui est surajouté, de pure ostentation. Une phrase dure, crue en suscite une autre qui est alors forcée, sauvage. Il se fait un crescendo stupéfiant de violence, jusqu'au finale, où l'on écrit que Napoléon a voulu faire résonner toutes les trompettes du jugement dernier!

Voilà, par exemple, une lettre à Savary, datée de Compiègne, 1811 à propos d'un pilote qui est au service des Anglais, et une autre lettre à Clarke, ministre de la guerre, datée de Bayonne, 1808, à propos des élèves de l'École d'artillerie de Metz. Nous choisissons ces deux-là, précisément parce qu'il ne s'agit, dans l'une et dans l'autre, que d'une affaire de médiocre importance.

Napoléon écrit au ministre de la police générale: «Faites arrêter la femme du pilote Gallet, qui est au service des Anglais, et faites venir à ce mari qui s'il ne revient pas dans un pays neutre, de sorte qu'on soit sûr qu'il n'est pas au service des Anglais, elle et ses enfants seront mis en prison, au cachot, au pain et à l'eau.» Voilà qui est déjà gentil. Mais cela ne suffit pas. L'imagination impétueuse de Napoléon se représente par de là le pilote Gallet, tous les autres pilotes; il veut les épouvanter du même coup. Et il ajoute: «Étendez cette mesure aux femmes et enfants des pilotes qui sont au service des Anglais.» Ce n'est pas encore assez. Il sent l'effet que va produire un décret signé de son nom, réglant une fois pour toutes le sort des misérables qui se laisseront tenter, et il écrit encore: «Présentez-moi un décret là-dessus, et faites faire une enquête sur les pilotes qui sont à bord des bâtiments ennemis.» S'il en est qui louent encore leur services à l'Angleterre, après que le décret aura paru, ils n'auront pas froid aux yeux!

Les élèves de l'école d'artillerie de Metz ont fait du bruit au théâtre. L'empereur écrit au ministre de la guerre: «Vous ferrez mettre à l'ordre, de ma part, qu'ils garderont les arrêts pendant un mois,

LA LIVRE FRANÇAISE EN RUSSIE.

Le livre de l'ambassade de France à Saint-Petersbourg, pendant le séjour du Président de la République, rappelle celle qui fut portée lors du couronnement, et en a vu les pièces avant leur départ pour la Russie.

Il y aura deux suisses portant l'habit vert à la française galonné aux armes de Montebello, le gris de drap amarante également galonné aux armes et la culotte de panne amarante. Bas de soie blanche, soulier à boucle d'argent, cha peau bicorne à plumes blanches et amarante. L'équipement comprend les épaulettes d'or sur drap amarante, l'épée à fourreau de velours vert suspendue à un baudrier galonné aux armes et la hallebarde.

Même tenue, sauf l'équipement pour seize valets de pied.

Seize maîtres d'autel auront l'habit marron, le gilet blanc, la culotte de satin noir et les bas de soie rose.

Le chasseur d'ambassade portera l'habit galonné à basques, le pantalon à bandes et le chapeau à plumes.

Point de livrée spéciale pour les voitures, le Président ne devant sortir que dans celles de la Cour.

AVIS.

Tous les voyageurs donnés par moi en faveur de mon frère LOUIS LESASSIER sont par le présent révoqués.

Monté-Aléry, le 5 août 1897.

MARY B. LESASSIER.

Epoux de JOE L. LESASSIER.

JOS. L. LESASSIER.

7 août—1 août

UN mariage avec expérience, dans un climat chaud, pour y produire les profits les plus élevés, sera offert à des personnes intéressées à ces biens. Adresse: «Editions», boîte 21, West-Third-Street, province de Nova Scotia.

7 août—1 août

COLLEGE JEFFERSON,
PAROISSE ST. JACQUES, L.V.
SOUS LA DIRECTION DE
PÉRES MARISTES

A la Pointe du Collège, par la route de la Nouvelle-Orléans, on trouve les locaux les plus appropriés pour les écoles de toutes sortes, ainsi que pour les collèges et les séminaires. On y trouve également les locaux les plus appropriés pour les écoles de toutes sortes, ainsi que pour les collèges et les séminaires. On y trouve également les locaux les plus appropriés pour les écoles de toutes sortes, ainsi que pour les collèges et les séminaires.

plus étonnée que charmée. Elle n'aurait jamais soupçonné semblable colère. Les femmes parlaient haut, interpellant les hommes, un peu dans tous les idiomes, et ceux-ci répondaient avec une liberté, un sans-gêne qu'elle n'avait jamais remarqué jusqu'alors.

Pourtant miss Pole, au bras de Lucien, poussait, bousculait, se frayant un passage que suivait péniblement son frère et Madeleine. Ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'un salon, transformé en serre et qui paraissait moins encombré que les autres. Un jeune homme en habit rouge, gardé à la boutonnière, en détendait l'entrée. Miss Pole se dirigea vers lui. Ils échangèrent une poignée de main.

—Inutile de croiser la balonnète, mon cher... Yellow and red.

—Le mot de passe... parfaitement. Je ne connais que la consigne.

—Madame! avec moi, ajouta miss Pole.

—Le jeune homme s'inclina, en regardant Mme de Creil d'un regard d'appréhension. Puis, se retourna vers elle.

—Madame, je suis de plan de la consigne, hein? —Madame, je suis de plan de la consigne, hein?

—An président de la République, dit-il, content du salut

—Entendu.

Durant ce colloque, plusieurs couples espérant trouver un peu plus d'espace s'étaient massés à l'entrée du salon; ils allaient y pénétrer, lorsque le jeune homme, distrahit un instant par sa conversation avec miss Anna, s'y opposa par ces paroles:

—C'est le salon réservé.

—Réserve?... pour qui? demanda une grosse personne, roulant pécoté qu'elle ne marchait, et accablée, au bras d'un homme sec, maigre comme le héros «Tra los montes», d'heureuse mémoire.

—Quien sabe? fit en riant son interlocuteur.

Madeleine et miss Pole s'étaient arrêtées, amussées par cette discussion.

L'Espagnole reprit en haussant le ton:

—En, senor, un debe pas faire ces distinctions.

Et elle se disposa à passer malgré les efforts de son compagnon pour l'entraîner.

—Laissez, marquès, laissez.

—Mais puisque ce salon est réservé, voulut dire son malheureux cavalier.

—A quel? —Le jeune homme, chargé d'une consigne assez difficile à exécuter un milieu de semblables entêtements, eut une inspiration géniale.

—An président de la République, dit-il, content du salut

L'irascible Espagnole se calma aussitôt.

—Ah! c'est différent.

Elle se perdit dans la foule, tandis que miss Pole riait, haussant les épaules, et que le jeune homme en habit rouge murmurait:

—What a fear!

XII

Les pitres, les dyonnières, les magiciens, les gitanes se croisaient, s'interpellaient, se mêlant aux Henri III, aux bergères Pompadour. Un pèlerin, la taille enroulée d'un immense rosaire, le chapeau orné de coquilles se promenait gravement, donnant sa bénédiction aux danseurs qui passaient près de lui et qui s'inclinaient en riant. Cela déplaît à Madeleine. Les choses saintes lui paraissaient trop respectables pour être ainsi mêlées aux profanes. Au reste, cette foule bigarrée lui causait des éblouissements. Elle ne savait à cette fantasmagorie n'était pas une fantaisie de son imagination en délire. Tout cela était si étouffé de ce qu'elle avait vu jusqu'alors! Elle se trouvait sur prise par instant d'entendre le son de sa propre voix.

Dans un hondoir rempli à la turque, deux hommes et une femme se disputaient à voix basse.

du bout des plumes des éventails, tandis qu'elle poussait de petits cris, perdus dans de bruyants éclats de rire.

Tout à coup, un jeune homme, un simple maitre d'hôtel vint jeter sur l'épaule, passa auprès de Mme de Creil, et se retourna d'un geste de surprise. Elle l'avait souvent rencontré rue de Valenciennes, chez des amis de sa grand-mère.

Il lui sembla qu'il hésitait à l'aborder. Étais-ce donc son costume qui la rendait méconnaissable?

Miss Pole interpella vivement le nouvel arrivant.

—Eh! bien, marquès, vous ne saisissez plus vos amis?

—Pardon, mademoiselle... monsieur.

Il serra la main de Lucien et se rapprocha de Madeleine.

—Mille excuses, madame, je ne vous reconnaissais pas... Me feriez-vous l'honneur de m'écouter cette valse?

—Non, laissons à l'ancien régime; je suis fatigué.

—Mais, madame, vous ne pouvez pas refuser de danser avec moi? —Mille excuses, madame, je ne vous reconnaissais pas... Me feriez-vous l'honneur de m'écouter cette valse?

—Non, laissons à l'ancien régime; je suis fatigué.

—Mais, madame, vous ne pouvez pas refuser de danser avec moi?

—Mille excuses, madame, je ne vous reconnaissais pas... Me feriez-vous l'honneur de m'écouter cette valse?

semblable à l'impression que doit éprouver un naufragé sur des rives inconnues, se trouva inopinément en face d'un Français.

Elle posa sa main sur l'épaule du jeune homme et ils s'élançèrent dans le tourbillon.

Mais bientôt, battus par le flux montant des danseurs, ils furent forcés de s'arrêter. Le long voile tissé d'or d'une Circassienne avait labouré le haut de l'épaule de Madeleine.

—Je suis par trop maladroit, et je vous prie de m'excuser; madame, j'aurais dû préserver ces jolis bras.

—Il n'y a nullement de votre faute, monsieur.

—Je suis précipité comme des fous ou des enragés... Vous connaissez depuis longtemps la princesse Klincka?

—Je la vois aujourd'hui pour la première fois.

—Je m'étais informé de vous, et l'on m'avait dit que vous aviez renoncé au monde pour vivre avec votre mari dans la retraite la plus absolue... comme deux tourterelles.

—Nous sortons fort peu, en effet, M. de Creil déteste les réunions mondaines.

—Et cette belle fête! à ses commettre une infraction à ses principes? — La belle nuit!

Il sembla à Madeleine distinguer de la foule dans l'embrasure de M. de Valdrée. Ce dernier

cette colère manque de charme, et lorsque je vous ai aperçue, je me suis avais pour gagner le vestiaire.

—Vraiment!

—Puis-je espérer que vous danserez le cotillon avec moi?

—Au vestiaire? demanda-t-elle en riant.

—Bah! les résolutions changent; m'acceptez-vous pour votre cavalier?

—Certainement... si nous restons aussi tard.

En ce moment passait la princesse Klincka, elle avait abandonné l'entrée des salons et se mêlait à ses invités; elle aborda Madeleine et avec une extrême volubilité:

—Combien vous êtes adorable, chère petite comtesse, je suis infiniment reconnaissante à mon amie Anna de vous avoir amenée. Vous nous restez à souper... je ne vous pas de refus.

Elle ballottait.

—M. de Creil... —N'est pas un tyran; au reste je me charge de son acquiescement...

Le vigneron des Chevans d'Ayer donne à chevalier vitalité, lustre, et fraîcheur, à la robe simple et brillante.

For Aout - A partir de cette date, le condouit, pour mon propre compte, les affaires d'encanter et d'agent de propriétés à mon bureau actuel, bureaux, Hennes, 812 rue Commerce, rue de la Chaussée. Le patronage de ce bureau est cordialement sollicité.

For aout - 1 semaine.

W. G. H. ROBINSON

AVIS

Tous les voyageurs donnés par moi en faveur de mon frère LOUIS LESASSIER sont par le présent révoqués.

Monté-Aléry, le 5 août 1897.

MARY B. LESASSIER.

Epoux de JOE L. LESASSIER.

JOS. L. LESASSIER.

7 août—1 août

UN mariage avec expérience, dans un climat chaud, pour y produire les profits les plus élevés, sera offert à des personnes intéressées à ces biens. Adresse: «Editions», boîte 21, West-Third-Street, province de Nova Scotia.

7 août—1 août

COLLEGE JEFFERSON,
PAROISSE ST. JACQUES, L.V.
SOUS LA DIRECTION DE
PÉRES MARISTES

A la Pointe du Collège, par la route de la Nouvelle-Orléans, on trouve les locaux les plus appropriés pour les écoles de toutes sortes, ainsi que pour les collèges et les séminaires. On y trouve également les locaux les plus appropriés pour les écoles de toutes sortes, ainsi que pour les collèges et les séminaires. On y trouve également les locaux les plus appropriés pour les écoles de toutes sortes, ainsi que pour les collèges et les séminaires.